

Vers une approche complémentaire entre capacités conventionnelles et non conventionnelles

Autor(en): **Monnerat, Ludovic**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): - **(2008)**

Heft 6

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-346924>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



L'engagement ponctuel de forces spéciales est moins cher et plus efficace que celui de grandes forces conventionnelles.
Photos via l'auteur.

Vers une approche complémentaire entre capacités conventionnelles et non conventionnelles

Lt col EMG Ludovic Monnerat

Rédacteur en second, RMS+

Alors que les États européens perdent leurs armées de masse, il est temps pour la Suisse de diversifier son approche en matière de défense et de rechercher la flexibilité par une complémentarité.

Il faut revenir à l'Histoire pour identifier les schémas qui sous-tendent la pensée militaire contemporaine. Depuis Homère et *l'Illiade*, au VIII^e siècle avant Jésus-Christ, le modèle occidental de la guerre accorde la préférence et la prédominance au combattant régulier par rapport au combattant irrégulier.¹

Au premier revient la vertu d'une approche visible et franche, marquée par le choc des armes de taille et d'estoc, afin de remporter le combat et de contrôler le champ de bataille. Au second revient l'opprobre d'une approche discrète et sournoise, des coups portés à distance et par surprise, afin d'abrégier le combat sans contrôler le champ de bataille.

Le tout conventionnel

L'absence de dialectique entre forces régulières et irrégulières, telle que la connaissent les Orientaux,² est une constante de notre approche des problèmes militaires. C'est par défaut que les armées occidentales ont formé au fil des siècles des forces irrégulières, lorsque la suprématie de l'adversaire ou le *status quo* du champ de bataille leur conférerait un intérêt, pour ensuite les dissoudre au plus vite.³

De ce fait, l'axiome fondamental de notre pensée militaire reste le contrôle du territoire par la supériorité

1 Voir l'analyse qu'en fait Victor Davis Hanson dans *La guerre du Péloponnèse*, Flammarion, Paris, 2008.

2 On notera que dans la traduction de «L'Art de la Guerre» de Sun Tzu par Jean Lévi (Hachette, 2000), on parle de forces régulières et de forces extraordinaires.

3 L'expression de « petite guerre » (*Kleinkrieg*) utilisée à l'époque moderne pour désigner les opérations autres que les batailles et les sièges est à cet égard éclairante.

absolue sur le champ de bataille. L'existence d'une supériorité relative, capable d'exploiter les faiblesses des forces conventionnelles de façon ponctuelle⁴ ou d'une manière plus durable,⁵ reste en général ignorée. La complémentarité des deux approches également.

Le développement spectaculaire des forces spéciales au sein des armées occidentales, ces 20 dernières années, pourrait laisser penser qu'un élargissement des conceptions se produit au sein des états-majors. Dans les faits, on peut en douter : les forces non conventionnelles sont encore pour l'essentiel considérées comme des ressources tactiques d'élite, non comme un outil militaire différent.⁶

La complémentarité exemplaire entre forces conventionnelles et non conventionnelles, qui aboutit à une multiplication des effets respectifs et donc à un élargissement des variantes opératives, tarde ainsi à être exploitée, parce que les esprits militaires ne sont pas encore prêts à en accepter les conséquences en termes de doctrine, de structures et d'instruction.

Seule une réalité durablement contraire peut ébranler un dogme. Et l'impossibilité d'aligner les moyens matériels que nécessite la supériorité absolue, en raison de leur technicité et de leur complexité sans cesse plus grandes, est précisément en train de nous y mener. Y compris en Suisse, où la dernière armée de masse de l'Europe centrale et occidentale aura disparu en un quart de siècle.

4 Voir en particulier William H. McRaven, *Spec Ops : Case Studies in Special Operations Warfare*, Presidio, New York, 1996 pour mesurer le potentiel des opérations spéciales à déjouer la supériorité numérique et positionnelle.

5 Voir en particulier James D. Kiras, *Special Operations and Strategy*, David Fulton, 2007 pour une analyse de l'impact stratégique, réel et potentiel, des forces spéciales.

6 Le témoignage du colonel américain Hy S. Rothstein dans *Afghanistan And the Troubled Future of Unconventional Warfare*, US Naval Institute Press, 2006 est révélateur de l'emploi parfois « hyperconventionnel » des forces spéciales.

Les pleins et les vides

Bien avant que l'idée de la « Nation en armes » ne projette le monde dans l'horreur des guerres totales, la jeune Confédération suisse pouvait s'appuyer sur l'obligation de servir des hommes entre 16 et 60 ans pour générer un volume proportionnellement supérieur de troupes. Et ceci sans renoncer à la qualité, puisque le devoir d'être prêt à combattre impliquait également un entraînement rigoureux.

Même au siècle dernier, lorsque des groupes d'armées rassemblant les soldats par centaines de milliers luttaient pour la suprématie en Europe ou se préparaient à le faire, l'armée suisse alignait des effectifs impressionnants. En mai 1940, lors de la 2e mobilisation générale, elle comptait par exemple 450'000 militaires sur pied, auxquels venaient s'ajouter quelque 250'000 membres des services complémentaires.⁷

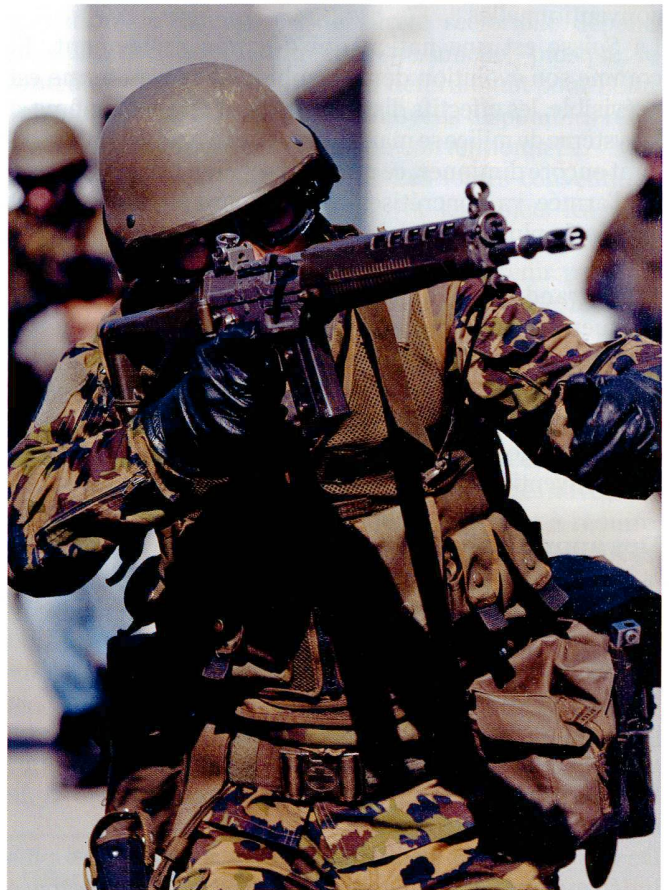
Nous en sommes aujourd'hui à 220'000 militaires, dont 120'000 actifs et 80'000 réservistes incorporés,⁸ ce qui nous met *grosso modo* sur un pied d'égalité, en termes de composantes terrestres, avec les armées de nos grands voisins. Autrement dit, la stratégie militaire reste la même : une concentration des forces axée sur la préservation du territoire national, ou de l'ordre public si nécessaire.

Nous avons donc la quantité, mais plus la qualité : le coût de l'équipement et de l'entraînement de formations de combat conventionnelles modernes, c'est-à-dire à la fois numérisées, interconnectées et motorisées/mécanisées, se situe au-dessus de nos moyens en termes d'acquisition et plus encore d'entretien.⁹ La masse s'oppose désormais irrémédiablement à la performance.

Nous n'avons pas encore admis cette réalité contraire à nos idées. Dans nos stages de formation, sur notre simulateur de conduite, nous « jouons » des opérations de défense ou de sûreté sectorielle avec des forces équipées à 100%, entièrement modernisées, qui n'existent pas. C'est bien pour l'instruction et l'entraînement des états-majors tactiques ; c'est moins bien pour mesurer une mutation stratégique.

Notre budget en baisse constante, à force de décalages dans les acquisitions, de reports dans les essais, de ralentissements dans les remises en état, mène à un vieillissement et à un appauvrissement des troupes. La « Grande Armée » capable de mobiliser 4 corps d'armée en 24 heures appartient au passé : de nos jours, le simple fait d'équiper toutes nos formations nous prendrait des années.¹⁰

Les réflexes de l'armée de masse, consistant à saturer les localités et les passages obligés, à rechercher sur les terrains-clés une supériorité absolue, persistent ainsi sans les moyens qui les ont générés. Une concentration



Le recrutement et la formation de forces spéciales est compatible avec le système de milice.

de troupes dans un secteur du pays amènerait à y engager l'essentiel de nos ressources. La supériorité absolue en un lieu entraîne une infériorité tout aussi absolue partout ailleurs.¹¹

La pensée opérative, qui doit régler l'emploi des éléments tactiques dans le cadre stratégique, reste la grande absente de notre armée.¹² Nous ne savons pas gérer les pleins et les vides, pour reprendre l'expression orientale. Nos camarades alémaniques peuvent bien affirmer « Mut zur Lücke » pour assumer les conséquences de nos moyens limités, mais nous délaissions aussitôt ces vides.

Du coup, les doctrines tactiques tournent en circuit fermé et les grands exercices d'état-major confinent aux châteaux de cartes,¹³ parce qu'ils supposent disponibles les ressources nécessaires et écartent le problème central de leur inexistence. Personne n'intègre à la conception opérationnelle le fait que la majorité du territoire national ne peut être couvert ou même surveillé avec des forces

7 Ces chiffres, issus du Rapport du CEMG au Commandant en Chef de l'Armée sur le service actif 1939-1945, ne comprennent pas les écoles et les cours.

8 Ces chiffres sont théoriques et proviennent du modèle de l'Armée XXI. La réalité n'y correspond pas encore, en raison des sureffectifs hérités de l'Armée 95.

9 La situation est encore plus frappante dans la composante aérienne, où la technicité est bien sûr plus élevée.

10 Au moins 4 ans, et à condition que le Parlement déclenche suffisamment tôt la montée en puissance...

11 Par rapport à la défense tous azimuts de l'Armée 61, l'Armée 95 était déjà basée sur une orientation vers un front particulier. Aujourd'hui, l'ampleur des espaces vides de troupes montre la caducité d'une telle approche.

12 Nous n'en avions guère besoin durant la guerre froide, puisque toute l'armée était orientée vers une mission unique, avec la structure et les moyens de la remplir. La discordance entre « statiques » et « mobiles » était une discussion sur l'emploi tactique de la composante terrestre : nul ne contestait le besoin de tenir le terrain.

13 La problématique de la génération des forces (mise sur pied, disponibilité de base, instruction axée sur l'engagement, disponibilité opérationnelle) n'est ainsi qu'un aspect mineur des exercices menés depuis 2004.

conventionnelles.

La Suisse est une nation qui désarme rapidement. Et comme son évolution démographique à moyen terme est prévisible, les effectifs disponibles pour l'armée - même si le système de milice se maintient, ce qui n'est pas garanti... - vont encore diminuer, ce que la prochaine transformation de l'armée va concrétiser avec la suppression pure et simple de plusieurs dizaines de bataillons.

Il est grand temps de constater à quel point l'approche uniquement conventionnelle, en matière de défense comme de sûreté sectorielle, est une impasse. Notre penchant pour la concentration des forces doit être équilibré par son corollaire, l'économie des forces, au sein d'une pensée militaire intégrant pleinement l'approche non conventionnelle.

Des approches complémentaires

En premier lieu, nous devons nous départir de notre focalisation sur l'espace géographique terrestre. Une opération militaire sur le sol national ne peut pas être confondue avec le contrôle des terrains-clefs ou la protection des objets d'importance nationale. Nous n'avons plus les forces pour tout barrer, tout tenir, tout verrouiller ou tout surveiller. Il vaut la peine de le répéter !

De nos jours, les acteurs belligérants sont toujours plus indépendants des espaces en général, et de l'espace terrestre en particulier. La palette d'actions à la disposition d'un acteur étatique comme non étatique recouvre l'espace terrestre, aérien et maritime, mais aussi l'espace électronique¹⁴ et l'espace sémantique.¹⁵ Tout miser sur un espace unique laisse des ouvertures béantes dans tous les autres.

En d'autres termes, une opération militaire donnée doit se focaliser sur les acteurs d'une situation conflictuelle et sur les effets qu'ils déploient dans l'ensemble des espaces opérationnels. Et ceci sur la base de lignes d'action intégrant les dimensions politique, économique et sociale en plus de la dimension sécuritaire. Autant dire une compréhension globale des intérêts impliqués.¹⁶

Une action conventionnelle sur ces espaces, visant à établir une supériorité sur des points décisifs ou des secteurs-clefs, est naturellement importante. Qu'il s'agisse de tenir des passages obligés, de sécuriser des artères vitales, de contrôler l'espace aérien, de protéger des réseaux informatiques ou d'assurer la communication publique, une approche visible, méthodique et permanente est nécessaire.

Mais la capacité toujours plus réduite des États et de leurs armées à mener de telles actions conventionnelles, qui constituent une projection durable de puissance dans une portion d'espace, augmente d'autant les espaces hors de leur portée. Et donc l'importance des forces capables malgré tout d'influer sur de tels espaces, sans s'appuyer



Les engagements ont lieu dans des environnements toujours plus complexes, où la maîtrise de la force est aussi importante que la puissance de feu.

sur une supériorité durable ou chercher à l'imposer. Une action non conventionnelle, visant à obtenir une supériorité relative pour atteindre des objectifs-clés ou des effets multiplicateurs, est donc complémentaire. Qu'il s'agisse d'obtenir des renseignements dans la profondeur, de capturer des personnes-clefs dans un secteur hostile, d'infiltrer des réseaux informatiques adverses ou de frapper les esprits d'une audience donnée, une approche discrète, furtive et ponctuelle est indispensable. Or ces deux approches différentes exigent également deux forces différentes. Il n'est pas possible à une formation tactique donnée d'appliquer indifféremment ces deux modes opératoires radicalement opposés,¹⁷ qui dictent le recrutement, l'instruction et l'équipement du personnel. Autrement dit, la réduction des forces conventionnelles doit être compensé par le développement des forces non conventionnelles.

Conventionnel et non conventionnel

Cet aspect est central car il montre les conséquences, en termes de structures, des mutations stratégiques et de leur mise en œuvre doctrinale. Parce que les armées conservent leur vocation à protéger les intérêts supérieurs d'un pays

14 Recouvrant les domaines électromagnétique et cybernétique.

15 Parfois désigné sous le terme de sphère de l'information.

16 Cette perspective doit être celle de la conduite supérieure. Les ordres transmis aux échelons tactiques restent axés sur des prestations militaires clairement définies pour être compréhensibles et applicables.

17 Du moins avec des chances de succès. Voir le règlement 50.100 (*Sonderoperationen*, SO), qui est le premier à introduire les principes de l'action non conventionnelle dans les bases doctrinales de l'armée.

et parce que leurs ressources en baisse les empêchent de perpétuer les modes opératoires du passé, elles doivent se restructurer dans le sens d'un emploi élargi.

Une force conventionnelle a pour mission de contrôler un espace donné et de préserver ce contrôle en dépit des actions d'un acteur opposé ou adverse. Elle établit donc sa propre autorité sur cet espace et le rend disponible pour une utilisation non belligérante. Elle exige pour cela des effectifs maximaux ainsi que la capacité de porter des coups puissants comme de les encaisser. Une force non conventionnelle, au contraire, a pour mission d'exploiter un espace donné et de préserver cette exploitation en évitant les actions d'un acteur opposé ou adverse. Elle contourne donc l'autorité de cet espace et en dispose pour une propre utilisation belligérante. Elle exige pour cela des effectifs minimaux ainsi que la capacité d'agir en se soustrayant aux coups puissants.

Combiner une masse d'armes et un fleuret invisible peut venir à bout de toutes les armures : se préparer pour l'un rend vulnérable à l'autre et inversement. L'équilibre entre concentration et économie des forces n'est jamais mieux atteint que par la combinaison d'éléments utilisant la force des grands nombres et d'autres exploitant la force des petits nombres.

La répartition dans l'espace et dans le temps des actions conventionnelles et non conventionnelles est l'affaire de la conduite opérative. En règle générale, le succès d'une

opération de défense ou de sûreté sectorielle dépend en définitive de l'action conventionnelle, puisque le contrôle de l'espace en Suisse est déterminant pour l'État helvétique.¹⁸ Mais la réalité des moyens disponibles rend tout aussi importante l'action non conventionnelle.

Concrètement, de quoi s'agit-il? Les forces conventionnelles doivent tenir les secteurs et les objets les plus importants compte tenu de la menace, en coopération avec les éléments sédentaires civils, et se tenir prêtes à combattre les éléments adverses formant cette menace dans des secteurs ou sur des objets favorables. Rien de nouveau, si ce n'est que ces secteurs et objets sont désormais très limités.

Tout le reste devient l'affaire des forces non conventionnelles. Celles-ci doivent exploiter les espaces vides de propres troupes pour renseigner sur les activités adverses, mais aussi mener des actions offensives visant à réduire par attrition ou à fixer préventivement les ressources adverses, voire même développer les capacités de tiers à offrir une résistance toujours plus active.

Ces deux forces différentes, si elles sont correctement employées, peuvent donc mutuellement créer des conditions favorables au succès de l'autre. A condition, naturellement, d'avoir une armée capable de les comprendre, et ainsi de les générer comme de les engager, aussi bien l'une que l'autre.

¹⁸ A l'inverse d'une action ponctuelle dans une zone de crise à l'étranger.

L'engagement de forces spéciales nécessite également l'emploi de forces conventionnelles, pour les appuyer et maîtriser les espaces clé. Ici, une section de grenadiers de chars prend son secteur d'attente durant l'exercice ZEUS.



Renouveler et développer

Actuellement, notre armée est avant tout axée sur l'action conventionnelle, mais son volume excessif l'empêche de moderniser ses éléments classiques de combat et d'appui au combat. En poursuivant sur la voie actuelle, nous aurons dans 15 ans perdu l'essentiel de notre capacité de combat symétrique, avec une arme blindée et une artillerie totalement périmées, et une infanterie vouée aux tâches subsidiaires. Il faut donc cesser de sacrifier l'armée de demain en voulant à tout prix préserver celle d'hier ou engager celle d'aujourd'hui. Le renouvellement des forces conventionnelles passe par leur réduction à un noyau en modernisation permanente, susceptible d'être étendu en cas de besoin, afin de mettre à jour notre compétence à conserver l'intégrité du territoire national, à contrôler les espaces décisifs.

Le combat du futur restera marqué par le duel entre la puissance de feu et le blindage, entre la précision des tirs et la mobilité, entre la furtivité et les capacités de détection. Le retard pris ces 10 dernières années en matière de numérisation et d'interconnexion des éléments tactiques doit être compensé par un noyau-école ultraperformant réduit au minimum.¹⁹

En parallèle, il faut également développer les forces non conventionnelles de manière à les rendre capables d'avoir une influence sur les espaces abandonnés par les forces conventionnelles, et notamment de fournir le temps nécessaire à leur montée en puissance. Ce rôle déterminant en phase de pré-conflit, par le renseignement comme par l'action limitée, est d'ailleurs souvent mésestimé.

De nos jours, avec les formations de reconnaissance d'armée et de grenadiers (FRAG), nous disposons de forces spéciales formant un noyau solide pour une force non conventionnelle. Mais cela ne suffit pas : les quelque 3000 militaires composant les FRAG et leur filière d'engagement unique doivent être engagés au sein d'une force multidimensionnelle pour jouer pleinement leur rôle.

Il ne s'agit pas ici d'augmenter le volume des éléments d'engagement : le haut niveau de qualité propre aux forces spéciales fait qu'elles ne peuvent pas être produites en nombre. En revanche, une amélioration des capacités transversales et des appuis spécialisés sont nécessaires pour concrétiser l'action non conventionnelle dans des espaces impossibles à contrôler durablement.

Cette transformation est compatible avec nos ressources financières : les forces non conventionnelles sont en effet bien moins chères que les forces conventionnelles, car elles ne reposent pas sur l'emploi de grands systèmes d'armes. Du coup, la réduction des forces conventionnelles en vue de leur modernisation accélérée permet à l'armée de retrouver son équilibre.

Ceci impose naturellement une nouvelle transformation, et une adaptation du modèle actuel. Mais comme les premiers pas d'une telle transformation ont été



Le combat dans les localités gagne en importance. Il peut être le théâtre de tout le spectre des engagements: de l'infiltration discrète à l'assaut et au bombardement à distance.



faits ces derniers mois, ce rééquilibrage de l'armée en exploitant pleinement les ressorts de deux approches complémentaires est désormais dans le domaine du possible.

¹⁹ C'est-à-dire celui qui est nécessaire pour l'instruction et l'expérimentation.